

Filet américain... et comédie humaine...

Catherine Raymond

Les infirmières sont à bout, la patiente du « 52 A » crie déjà depuis plusieurs jours sans discontinuer. Les patients des autres chambres environnantes ainsi que leur famille sont excédés. Lorsqu'ils passent devant la chambre, ils se bouchent les oreilles, son cri est insupportable. Le docteur est aussi épuisé, il s'enfuit dans son bureau. Tout le monde devient fou...

Depuis le début de son hospitalisation, elle crie les mêmes mots, toujours les mêmes, depuis son réveil jusqu'à son sommeil, une même ritournelle. Comme une litanie sans fin. Rien ne peut l'arrêter.

Substance d'une parole réduite à sa plus simple expression... « filet américain »... tel est son discours. Un ton proche d'une supplique, dans un dernier effort pour se faire entendre, dans un cri désespéré, tout le monde le perçoit mais qui peut l'entendre ?

Chaque membre du personnel est venu l'interroger, que veut-elle ? Qui peut savoir ?

Une interrogation sans fin... des questions sans réponse ou plutôt avec une unique réponse... obsessionnelle... perpétuelle... et épuisante, qui envahit l'espace et le temps mais qui refuse de se faire entendre...

Elle est démente, c'est un monologue issu d'un néant, un lieu sans mot, une béance à l'état pur... comme une castration ultime... à en perdre la tête puis la parole... Subjectivité dans un presque anéantissement... évanouissement d'être...

Qui oserait s'y plonger ? Au risque d'être aspiré par cet ultime désir ? elle ne renvoie à rien, ou alors justement à cette angoisse du rien, de l'infini... de la mort du sujet, c'est insupportable... une angoisse en miroir... Il faut se protéger, se boucher les oreilles, ne pas se faire happer par cet abîme...

Elle nous convie à un parcours infernal, c'est son parcours infernal, un chemin de croix, une souffrance qui ne peut plus se dire, qui peut à peine se crier, se répéter, c'est un mouvement perpétuel, qu'y a-t-il de pire ? personne ne peut lui parler... personne ne veut lui parler... personne ne peut l'entendre et enfin plus personne ne veut l'entendre.

Elle dérange la tranquille routine du service. Personne ne peut la faire taire, une porte fermée étouffe à peine son cri de révolte... .

Après de rudes négociations avec la cuisine... les infirmières ont bien tenté de dénicher du filet américain pour la faire taire. Elle avait sûrement faim... un appétit féroce d'un objet qui porte le nom de filet américain... Qu'est-ce qui se cache derrière ce signifiant ? Nul ne sait

Chacun y va de son interprétation, chacun fantasme une solution, tout le monde est à court d'imagination... .

Quel est le désir irrépressible de cette patiente ?

C'est dans cette ambiance tourmentée par ces questions, par mes questions, que je m'approche du lit de la patiente et qu'à mon tour je l'interroge, que veut-elle ? une seule et unique réponse : « Filet américain ». Je reste à côté de son lit, je m'attarde, je réfléchis, je m'épuise... Après mes multiples questions, une réponse, unique, identique et continue... « Filet américain »

Je comprends que le personnel veuille fermer la porte de la chambre. J'ai moi-même le sentiment de vivre un impossible... d'être dans une impasse, c'est intenable.

Je me mets alors à flotter dans un ailleurs en panne d'inspiration, les infirmières entrent dans la chambre, elles font son lit, elles se racontent leur week-end, je les écoute d'une oreille distraite, elles retournent la patiente, dans un sens puis dans un autre... puis s'en vont... et puis comme elles, peu après, je finis par m'enfuir de la chambre, dans un état second, je me dis que je repasserai plus tard, sans conviction...

Je demande néanmoins aux infirmières si la patiente a des visites, elles me disent que la fille de la patiente vient tous les jours, de 16h à 18h... .

En effet de jour en jour, lorsque je passe devant la chambre (sans plus oser y pénétrer) j'aperçois une dame assise à côté du lit. Elle est plongée dans la lecture d'un livre... elle semble imperméable à la litanie de sa maman. Un jour, elle tricote, un autre elle fait des mots croisés, puis elle lit... de jours en jours elle est

là, elle ne parle à personne... Elle vient puis repart... Je suis interpellée par une telle présence, une telle volonté, une telle persistance... comment peut-elle tenir ? qu'est-ce qui peut la faire ainsi tenir ?

Je suis intriguée, j'hésite puis finalement je prends mon courage à deux mains et rentre dans la chambre, elle dépose son livre. Elle me parle de sa vie professionnelle, elle est professeur. Je lui demande, comment trouve-t-elle sa maman, cette question lui paraît incongrue. Elle donne l'impression de se demander de qui je parle, ou mieux encore avec quoi je viens là ?... Elle ne regarde pas sa maman durant l'entretien, elle ne lui adresse pas la parole, j'ai l'impression qu'elle ne l'entend pas. Elle m'explique qu'elle vient voir sa maman tous les jours. C'est le mieux qu'elle puisse faire. Elle vient puis repart ainsi depuis trois ans sans jamais pouvoir lui adresser la parole, parce que cela ne sert à rien. Comment voulez-vous que je parle à quelqu'un comme ça. Elle me dit qu'elle fait son devoir de fille, un point c'est tout.

Je lui demande si elle a une idée de ce qui se loge derrière le mot « filet américain », elle n'en a aucune idée. Les idées que je lui propose sont incongrues, je m'en rends compte... et elle les balaie aussitôt d'un grand revers de la main...

Finalement, à défaut de rester debout, je m'assieds en face d'elle et par la même occasion, me retrouve au pied du lit face à la patiente. Nous discutons de choses et d'autres et puis à court d'idées, je lui demande de me raconter la vie de Madame Z.

Elle m'explique que sa maman avait une forte personnalité (elle en parle au passé, elle est dans le lieu du « pas encore-déjà morte »), personne ne pouvait faire un pas de travers, elle rajoute nous avons été élevés à la dure. A ce moment là de façon tout à fait inattendue, Madame Z interfère dans la conversation : « J'étais dure mais juste ». La fille ne se démonte pas, alors que moi je suis complètement interloquée par cet inattendu, je reste sans voix.

La fille continue de me parler, comme si elle ne l'entendait pas... : « Elle nous punissait souvent », la patiente de continuer : « Lorsque vous le méritiez uniquement ». Ce dialogue surréaliste continue encore quelques minutes... Je suis sidérée, par cet évènement. La fille refuse d'entendre que sa mère lui parle, à tel point que je me demande si ce n'est pas moi qui hallucine...

Je me lève de ma chaise et m'approche du lit de la patiente, je lui dis : « Bonjour madame Z », la patiente me répond : « Bonjour... ». C'est à partir de là que je me suis lancée, sans prendre le temps d'y réfléchir, dans une question que je croyais lumineuse à l'époque... je lui demande : « Est-ce que vous avez parfois l'impression que les gens se conduisent avec vous comme si vous étiez du filet américain ? » elle me répond : « Oui, madame c'est tout à fait cela ». Puis ensuite, l'éclair de lucidité s'est terminé ainsi... après je n'ai plus eu l'occasion de lui

parler. Comme un grand coup de tonnerre dans un ciel d'été...

La fille de la patiente est entrée dans une colère énorme à mon égard... ce que je comprends...

Comment j'avais pu lui dire une chose pareille, elle en était outrée, elle prit ses clics et ses claques (!) et s'est enfuie en courant... Mon désarroi était total.

Je n'ai plus jamais eu l'occasion de la rencontrer. Elle n'est plus venue voir sa maman durant toute l'hospitalisation... Je venais de rompre un fil, comme si j'avais rompu un charme. Un dernier fil, celui qui l'obligeait à réaliser son devoir de fille, le seul qu'elle pouvait tenir devant cet être en partance... .

J'en étais désolée... .

J'ai raconté cette histoire au cours de la réunion multidisciplinaire. A partir de ce jour les infirmières qui sont entrées dans la chambre se sont adressées à madame Z comme à toute autre patiente.

Quelques temps après le docteur m'a confié, ému, qu'il est entré dans la chambre de madame Z et a découvert que quelqu'un avait déposé un livre de Balzac sur sa table de nuit. Ce sont les mystères des hôpitaux. Le docteur s'est adressé naturellement à Madame Z (sans conviction) en lui demandant ce qu'elle lisait... elle lui a répondu « La comédie humaine... »

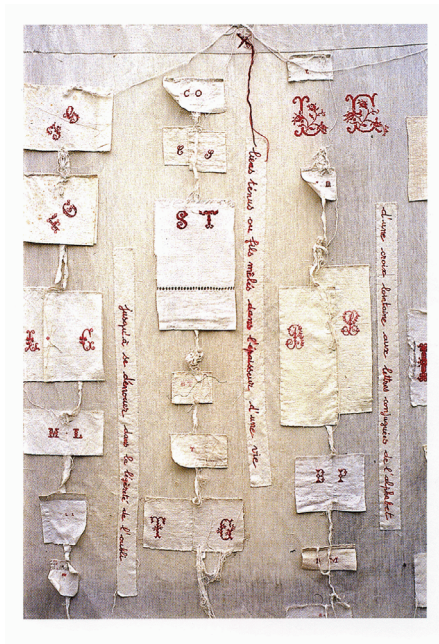
Cet éclair de lucidité concentré dans un tel signifiant ...nous a fait froid dans le dos...

Anonymer

Au lieu de *rendre anonyme* : non plus *cache* le nom, ou le *taire*, ou même le *raier* (ce qui laisse entendre que le nom est là, encore, quelque part). *Anonymer* efface toute trace du nom, le réduit préalablement à néant, le déracine du corps où il était inscrit. Mais, sans nom, que devient l'innommé ? Où erre-t-il ? Et comment le reconnaître, alors, sinon par un numéro ? Et pourquoi encore le reconnaître, si finalement il n'est plus qu'une figure ?

N. M.

Généalogie



Généalogie : Sur un drap usagé et chiffré l.e., j'ai établi à l'aide de marquages anciens de récupération, une généalogie collective en quatre lignées. Entre les lignages, un texte écrit au feutre rouge rappelle les trois âges de la vie : « D'une croix lointaine aux lettres conjuguées de l'alphabet liens tenus ou fils mêlés dans l'épaisseur d'une vie jusqu'à se dénouer dans la légèreté de l'oubli ».

M-Fr. D.

